

PARIS NE DORT JAMAIS

Douce Séraphine

Philippe Cloutier

De son mari, elle gardait le souvenir d'un homme vigoureux, fidèle en amitié et protecteur pour sa famille, toujours préoccupé du bonheur de sa femme et de ses deux filles. Séraphine avait maintenant aussi deux petites filles, Marjorie et Cindy, bien installées dans la vie avec de belles situations, mais toujours pas mariées. Elle voyait bien ses filles de temps à autres, mais c'était Cindy qui était la plus régulière dans ses visites. Elle aimait beaucoup venir écouter les histoires de son aïeule et profiter de ses conseils de bon sens. Quand elle repartait, elle glissait toujours un dernier baiser dans son cou et lui susurrait :
« A bientôt Douce Séraphine... »

Elle avait entendu l'expression de la bouche de son grand-père alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle savait que sa grand-mère en frissonnait de bonheur à chaque fois. La vieille ne pouvait alors pas s'empêcher de songer qu'elle avait bien les yeux de son Ferdinand...

A Maryline, William, Alexandre, Maud, Théo, Yoan, Micheline et tous ceux que j'aime et qui se reconnaîtront.

Philippe Cloutier © 2021
Tous les droits réservés dans tous les pays
ISBN : 979-10-359-0671-9
Couverture – © Philippe Cloutier 2021

- Chapitre 1 -

Séraphine approchait de la fin, c'était certain, mais sa petite étincelle de vie ne s'était pas encore décidée à faiblir. Certes, les jambes n'avaient plus la souplesse de ses vingt ans, mais elles la portaient bien encore. Quand il le fallait, elle prenait soin de longer les meubles et d'y trouver un appui sécurisant, comme une enfant. Elle appréhendait la possible chute qui pourrait l'éloigner de son logement, son petit chez elle dans cette petite maison de briques rouges dans le Tourcoing de son bonheur.

À 93 ans, l'esprit était vif, mais elle savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. La vie avait été dure pour elle. Son Ferdinand l'avait quittée depuis près de vingt ans, emporté par la maladie des mineurs. Ils s'étaient connus adolescents, pendant la guerre. Alors qu'elle marchait avec ses sabots et l'estomac presque vide, il avait partagé quelques patates cuites avec elle sur le chemin de l'école.

Il était grand, les yeux bleus, les cheveux blonds-roux, avec quelques taches de rousseur. Certains disaient qu'il était sec, osseux. C'était surtout la conséquence de la guerre, où la nourriture était le problème de chaque jour et où un adolescent a besoin de manger à sa faim.

Depuis, ils ne s'étaient jamais quittés. Près de cinquante années de bonheur, jusqu'au jour où la silicose termina de prendre celui qui la faisait tant rire. Il l'avait épousée alors qu'ils n'avaient guère plus de vingt-cinq ans. Depuis, elle avait ri tous les jours...

Malgré l'âge et la fatigue, elle était toujours cette petite femme pleine de sourires. Elle n'en voulait pas à la vie. Elle avait pourtant été dure et exigeante. De son mari, elle gardait le souvenir d'un homme vigoureux, fidèle en amitié et protecteur pour sa famille, toujours préoccupé du bonheur de sa femme et de ses deux filles, capable de faire rire sa troupe dès que la soupe était servie. Il avait travaillé dur, d'abord comme manœuvre à la reconstruction, puis dans les mines, à creuser le ventre de la terre et revenir noir de charbon.

Séraphine avait maintenant aussi deux petites filles, Marjorie et Cindy, bien installées dans la vie avec de belles situations, mais toujours pas mariées alors qu'elles avaient entamé la trentaine. Marjorie était prise par son métier de mannequin, courant le monde et les aéroports pendant que Cindy travaillait à Paris dans la publicité.

Elle voyait bien ses filles Hélène et Marie de temps à autres, mais c'était de plus en plus rare, une fois par trimestre au plus. Cindy était la plus régulière dans ses visites, deux fois par mois. Elle aimait beaucoup venir écouter les histoires de son aïeule et profiter de ses conseils de bon sens. Quand elle repartait, elle glissait toujours un dernier baiser dans le cou de sa Mamy et lui susurrant :

« A bientôt Douce Séraphine... »

Elle avait volé l'expression de la bouche de son grand-père alors qu'elle n'était qu'une enfant et qu'il était alité, bien malade et proche de la fin. Elle savait que sa grand-mère en frissonnait de bonheur à chaque fois. La vieille ne pouvait alors pas s'empêcher de songer que sa petite fille avait bien les yeux de son Ferdinand...

A Tourcoing, elle était chez elle et n'hésitait pas à déambuler chaque mercredi dans son quartier pour faire ses emplettes. C'était un véritable rituel, quelle que soit la météo. Tout le monde connaissait Séraphine. Les commerçants avaient toujours une petite attention spéciale pour elle : ici, quelques tranches de jambon bien tendre, là une religieuse ou une rose.

Elle aimait beaucoup flâner dans les rues de sa ville, mais ses itinéraires préférés étaient toujours ceux qui pouvaient la faire passer par le Jardin Botanique ou le Parc Clémenceau. De manière surprenante, elle oubliait alors la prudence de ses déplacements dans son logis et s'appuyait franchement sur sa canne pour se redresser et filer. En chemin, elle avait toujours un œil gourmand et vif pour bien vérifier que le Beffroi était toujours bien à sa place. La ville avait bien changé au cours des années passées, mais elle l'aimait toujours autant.

Quand ses jambes avaient de l'entrain, elle se laissait porter vers le nord. Elle rendait alors une petite visite à son Ferdinand pour lui raconter sa journée ou sa semaine, selon l'humeur et la météo du jour. Parfois, elle lui laissait un petit bouquet de fleurs avant de retourner vers son domicile.

Quand elle terminait sa tournée en passant par le café du coin de sa rue, un silence respectueux se faisait vite, coupé de « Salut Séraphine », « Bonjour Madame », « Ça va Séraphine », « Bonjour Madame Leroy ». Là, elle y prenait toujours un petit café, installée au guéridon que le patron s'empressait de mettre en place près de la fenêtre. Le rituel était immuable : il déployait 'La Voix du Nord' à la page des nouvelles locales de Tourcoing, lui déposait un carton et un crayon et lui apportait un café sans sucre. La première semaine de chaque mois, il ajoutait un petit verre de genièvre.

La petite dame plongeait alors dans le journal, lisait quelques articles, semblait en tirer une information importante, portait ses annotations sur le carton, puis engloutissait son café, accompagné du genièvre le cas échéant. Cela durait dix à quinze minutes. De loin, le patron observait en souriant. Quand Séraphine repliait le journal, c'était le signal. Il arrivait alors, prenait le carton sans rien dire, allait transposer les annotations sur la machine électronique et revenait avec un ticket de Loto. Elle lui tendait alors quinze euros, il revenait avec la monnaie, elle fronçait les sourcils et comme à chaque fois, elle disait :

« Vous avez encore oublié de me compter le café mon ami... »

Puis elle laissait la monnaie sur la table, ramassait ses cabas, et annonçait :

« Vous mettrez la monnaie sur des cafés en suspens Gérard...

- Oui Madame Leroy. Bonne journée... »

Et alors qu'elle quittait l'établissement, les discussions revenaient au niveau sonore habituel... Séraphine était passée... Comme un ange !

- Chapitre 2 -

Séraphine était toujours un joyeux petit pinçon, inconsciente du fait que c'était là probablement un contributeur essentiel à sa longévité et à sa bonne santé. Ainsi, elle prenait soin d'elle-même et ne négligeait pas de manger de manière équilibrée tout en consultant son médecin régulièrement. Ferdinand disait :

« Manger pas trop gras le matin, solide le midi et léger le soir »

Elle appliquait donc la règle depuis près de cinquante ans et surprenait son médecin à chaque consultation. A 93 ans, elle avait le cœur et les jambes d'une sexagénaire et l'esprit s'en ressentait. Sa journée était cadencée par un rituel bien rôdé.

Lever à 7h, boire un grand verre d'eau puis s'étirer longuement. Ensuite préparer son petit déjeuner avec deux morceaux de pain de la veille, un peu de beurre et de la confiture. Faire passer un grand café, pas trop fort. Là, elle prenait du bon qu'elle réussissait à obtenir de Belgique. Pour elle, c'était le pays où le café était comme elle l'aimait.

Café fumant, elle mettait la radio et dégustait son petit déjeuner. Sa fréquence, c'était France-Inter depuis près de quarante ans... Pas Radio-Bleu, elle ne se sentait pas assez vieille pour ça !

Lorsqu'elle partait faire sa toilette, elle changeait pour France-Musique tout en fredonnant sur les airs qu'elle arrivait à reconnaître.

En sortant de la salle de bain, Grisou était là. Le matou attendait sagement sa gamelle et ponctuait ses allers-retours de 'miaou' sonores. D'ailleurs, il connaissait bien le rythme du début de journée, et ne venait traîner dans les jambes de sa maîtresse qu'à sa sortie de la salle de bain.

Séraphine continuait ensuite par un peu de ménage et un peu de tri de linge pour la lessive de la semaine. Vers 11h, elle partait vérifier sa boîte aux lettres et revenait s'asseoir enfin pour lire son journal.

Un peu avant midi, elle commençait la préparation de son repas et finissait de débarrasser sa table vers 13h, juste après le « Jeu des Mille Euros ». Elle entamait alors les informations de 13h devant un petit café, assise sur son canapé où elle laissait la sieste la prendre doucement jusqu'à 15h.

A son réveil, elle partait vers la salle de bain, se pinçait les joues pour se redonner des couleurs, s'habillait de circonstance et partait faire un tour dans le quartier pour se délasser les jambes pendant une heure.

A son retour, elle reprenait la lecture du livre de la veille et se laissait porter par des aventures ou des rêves littéraires jusqu'à 18h30. C'était là son pêché mignon, son échappatoire, sa boîte à rêves.

Ainsi, Séraphine vivait sa retraite dans la douceur de son quartier, ponctuée de visites à ses amies ou de Cindy, toujours couchée vers 22h, heureuse de prolonger sa vie d'une autre belle journée.

Le souvenir de son Ferdinand lui revenait régulièrement, souvent le soir au moment d'éteindre la lumière, mais c'était toujours avec un sourire attendri. Elle considérait qu'elle avait eu une belle vie et les semaines qui lui restaient à prendre étaient autant de bonifications qu'elle prenait avec plaisir.

Le mercredi était la journée des courses, le samedi et le dimanche étant réservés aux amies et à la famille. Elle aimait bien éviter l'imprévu et ses camarades du quartier aussi. Les parties de tarot ou de scrabble occupaient le plus clair des dimanches. La gymnastique de l'esprit lui semblait être l'indispensable activité pour éviter de perdre la tête.

Son appréhension était d'être contrainte à quitter son logis. Tant qu'elle pouvait se faire à manger et se déplacer, rien de grave ne pouvait lui arriver.

Quand ses filles ou ses petites filles venaient, elle aimait à préparer un gâteau au chocolat ou une tarte au citron-banane dont elle gardait le secret.

Cindy avait bien réussi à savoir que sa Mamy y ajoutait un savant mélange de cannelle et de cassonade, mais n'avait pas encore trouvé les ingrédients cachés qui donnaient ce goût si particulier. Et pour cause, Séraphine cachait toujours soigneusement les restes de l'infusion de gingembre et de clous de girofle, et n'en usait qu'avec beaucoup de retenue.

Le dimanche, quand Cindy repartait en fin d'après-midi, il y avait comme un passage à vide, un trou d'air. La jeunesse partait et Séraphine se retrouvait seule. C'était alors qu'elle replongeait souvent dans les anciens albums de photos, se remémorant les belles années, celles où son bonheur semblait indestructible, à l'épreuve du temps.

A l'époque, elle savait bien que rien ne pouvait durer éternellement, mais les rires de ses filles et le regard tendre de son Ferdinand lui rappelaient à quel point la vie était belle, toujours.

Quand ses filles se sont éloignées pour faire leur vie plus loin et voler de leurs propres ailes, elle goûta alors à un autre bonheur avec son époux. C'était alors les belles promenades, les soirées avec les amis, puis le début de la retraite.

Quand la silicose commença à montrer les premiers signes de son œuvre sournoise, Ferdinand consulta, d'abord les médecins de la mine, puis les spécialistes. Ils arrivèrent à endiguer en partie la maladie, mais Séraphine savait bien qu'ils ne lui gagnaient que du répit.

Elle déployait alors des tonnes de malice pour encore mieux profiter du temps qui restait avec son époux, positivant sans cesse et évitant de larmoyer. Elle rayonnait d'un bonheur de vivre communicatif qui prolongea sans doute de plusieurs années son paradis à deux.

Comme d'autres de ses amies, elle savait alors qu'elle allait perdre son amour, condamné par la saloperie silencieuse. Mais elle n'allait surement pas perdre son temps et avait décidé d'utiliser au mieux la dizaine d'années de rires et de tendresse qu'elle allait ainsi dérober au mal.